

—Frantz aurait mieux fait de supprimer l'autre et de laisser vivre celle-là...

Puis il répondit.

—Rien n'est plus simple, chère cousine... Mon oncle n'a pas voulu revenir en France sans avoir terminé complètement ses affaires à New-York... Il m'a renvoyé près de vous, avec mission de vous donner de ses nouvelles et de lui envoyer des vœux, ce que je vais faire aujourd'hui même par le télégraphe... Il prendra son passage sur l'un des prochains paquebots... C'est un retard de dix à douze jours auquel il lui faut se soumettre, mais qu'il déplore... Il a si grande hâte de vous voir...

—Cher bon père !... murmura la jeune fille. Vous lui direz que je vais mieux... Ou plutôt, non... il ne faut même pas qu'il sache que j'ai été malade... Mais comment lui faire comprendre, sans lui briser le cœur, que l'état de ma pauvre mère est toujours le même ?

Et de grosses larmes, tombant des yeux d'Edmée, roulèrent sur ses joues.

—Pourquoi pleurer ainsi, mignonne ? fit mademoiselle Baltus d'un ton de doux et tendre reproche. Le docteur répond de guérir notre chère Jeanne, et il tiendra certainement sa promesse... Soyez donc raisonnable et ne voyez point l'avenir sous de sombres couleurs...

Edmée balbutia :

—Vous êtes heureuse, vous, Paula... Fabrice est de retour...

—Mais, répondit l'orpheline en souriant, vous êtes heureuse aussi, vous, mignonne, et d'un bonheur pareil au mien...

Edmée secoua la tête.

—Oh ! non... dit-elle. Ce n'est pas la même chose...

—Pourquoi donc ?

—Vous pouvez aimer librement Fabrice, chère Paula... Vous ne dépendez que de vous-même... tandis que moi... qui sait ? La jeune fille s'interrompit et baissa tristement la tête.

Fabrice, pour des motifs faciles à deviner, tenait à conquérir les sympathies du docteur Vernier.

Il prit la parole avec une sorte de solennité.

—C'est à moi, cousine, dit-il, de répondre à la question que vous vous adressez à vous-même... J'ai le droit de vous affirmer que vous pouvez, ainsi que mademoiselle Baltus, croire au bonheur par l'amour, et ne pas craindre qu'il vous échappe...

—Comment ? demanda la jeune fille palpitante et soudainement transfigurée, Fabrice... Fabrice... expliquez-vous ! Que signifient vos paroles ?...

—Elles signifient, chère cousine, que le docteur Vernier a écrit à mon oncle en lui avouant qu'il vous aimait...

—Ah ! fit Edmée en jetant sur Georges un regard d'une éloquence saisissante.

—Et votre père... continua Fabrice.

—Mon père !... répéta la jeune fille, dont l'âme tout entière se suspendait aux lèvres de son cousin qui poursuivait.

—Et votre père m'a donné mission de répondre au docteur Vernier qu'il lui permettait de vous aimer.

V

L'ENNEMI DANS LA PLACE

Edmée, en attendant cette réponse qu'elle croyait dictée par son père, ne prononça pas un seul mot.

Elle prit dans les siennes les mains de Georges et de Paula, et ses larmes, larmes d'attendrissement et de joie, recommencèrent à couler.

—Chère mignonne, dit mademoiselle Baltus, vous voilà donc sûre de l'avenir !

—Mon Edmée chérie... murmura Georges. Ma fiancée... presque ma femme...

Puis, se détournant un peu, il serra la main de Fabrice à la dérobée.

—A cette heure il se ferait tuer pour moi ! pensa le neveu du banquier, tout fier du succès de son mensonge.

Edmée, dont le doux visage s'illuminait, balbutia :

—Vous avez dit, n'est-ce pas, cousin, que dans dix ou douze jours mon père serait ici ?

—Oui, chère cousine...

—Je serai d'autant plus heureuse de le voir et de le presser sur mon cœur, ce bon père, que je n'osais plus espérer...

—Pourquoi donc ?

J'avais des pressentiments noirs... Je faisais des rêves de mauvais augure...

—Rêves et pressentiments ne prouvaient rien... rien que la fièvre... répliqua Fabrice.

—Ce n'est pas tout, continua la jeune fille, on affirme, vous le savez, que Dieu parfois accorde le don de seconde vue à ceux dont il a troublé la raison... Eh bien, ma pauvre mère, dans un de ses délires, a eu la plus effrayante des visions... Mon sang se glace encore dans mes veines à ce souvenir... Elle se croyait en plein océan, la nuit, sur un vaisseau baloté par la tempête, et là, sous le feu des éclairs et sous les lueurs d'incendie, elle voyait un jeune homme assassiner mon père...

Fabrice était bien fort et veillait sur lui-même, cependant il frissonna de tous ses membres et ses dents s'entrechoquèrent.

—N'est-il pas vrai, cousin, que c'est effrayant ?... poursuivit Edmée. Vous voilà tout pâle...

—C'est effrayant, oui certes, et ces hallucinations de ma tante ont dû produire sur vous une impression profonde... Mais vous voici rassurée par les faits... Il ne faut plus penser qu'à votre convalescence, afin que mon oncle, à son arrivée, vous trouve le visage rose et les lèvres souriantes.

—Je ferai tout ce qu'il faudra pour cela, soyez-en sûr.

—Avez-vous l'intention de retourner à Neuilly ?

—Oh ! non ! non ! répliqua vivement la jeune fille en jetant à Georges un long regard. Jusqu'au retour de mon père je veux rester dans cette maison... Où pourrai-je être mieux qu'ici ? auprès de ma mère... entre mon amie... presque ma sœur... et mon... mon médecin ?...

Paula intervint.

—Elle a cent fois raison, mon cher Fabrice, dit-elle, et je ne la laisserai point partir.

—Que votre volonté à toutes deux soit faite !...

—Je reste, c'est convenu, reprit Edmée d'un ton de malice ingénue ; mais je suppose que vous viendrez nous voir souvent... Paula et moi...

—Ah ! tous les jours ! s'écria Fabrice avec feu.

—Merci, cousin... Merci pour Paula... et pour moi...

—Chère Edmée, dit Georges Vernier, nous vous quittons...

—Déjà !!

—Oui... Vous avez besoin de sommeil. Nous vous laissons dormir et nous allons voir votre mère...

—Eh bien, à ce soir, monsieur Georges... A bientôt, cousin Fabrice !...

—A bientôt, cousine Edmée !...

Paula et les deux hommes passèrent dans l'appartement de Jeanne, qui se trouvait, nous le savons, au même étage du pavillon.

Fabrice fut un peu surpris que la folle eût quitté sa cellule, mais il ne manifesta point son étonnement.

Madame Delarivière était calme.

Eile attacha sur les visiteurs un long regard sans expression et, prenant les mains de mademoiselle Baltus, elle les appuya contre ses lèvres.

Fabrice trouva Jeanne bien changée depuis le jour où, pour la dernière fois, il l'avait vue.

Les joues étaient moins creuses et moins pâles... le cercle de bistre tracé autour des paupières s'amointrissait... le rictus de la bouche avait disparu.

Evidemment la malade se trouvait en pleine voie de guérison.

—Mais à quoi pensait donc Rittner ? demanda le neveu du banquier. C'est contre Jeanne surtout qu'il fallait agir ! Comment ne l'a-t-il pas compris ?